

DU SPORT À CORPS PERDU

Guerreschi, L.^{1&2}, Garnier, C.¹, Menaut, A.²

¹ **Groupe d'Étude sur l'Interdisciplinarité et les Représentations Sociales (GEIRSO),
Université du Québec à Montréal, Québec, Canada.**

² **EA 498 Vie Sportive : Tradition, Innovation, Intervention,
Faculté des Sciences du Sport et de l'Éducation Physique, Bordeaux II, France.**

Introduction

La prise de conscience sociale du dopage sportif a imposé un regard neuf sur le sport de haut niveau, sur ses valeurs et sur ses pratiques. On s'est aperçu alors que le dopage n'était qu'un trouble parmi d'autres touchant le sport d'élite. Le syndrome du sportif de pointe, la peur du succès, le surentraînement, le « burn out », les anorexies simple et renversée, les dépendances positive et négative et la blessure sont autant d'autres symptômes révélés par la psychopathologie du sport (Lincheneau, 2002). Il y a là un "revers de la médaille" que l'on préférerait sans doute ne pas voir. Mais, même si l'on a du mal à le croire, l'athlète est aussi un être humain doté d'un corps qui ne peut tout supporter. S'il arrive que le dopage le tue, la pratique intensive du sport à elle seule réussit à abîmer et vieillir prématurément le corps du sportif. Alors on s'interroge : on classe et on catégorise les symptômes, on va jusqu'à imaginer que tous les sportifs sont dopés, mais combien de fois se demande-t-on ce que vit réellement un athlète au quotidien, comment il parvient à assumer une obligation de performance qu'habituellement on n'oserait demander qu'à une machine ?

Pour comprendre cela, le vécu sportif d'un échantillon de femmes françaises athlètes de haut niveau, a retenu notre attention. La question du rapport au corps a été posée à ces femmes athlètes. À bien des égards leurs réponses ont été surprenantes et inattendues.

Corps en jeu et enjeux du corps

C'est leur manière de vivre le sport qui induit le plus souvent des troubles psychologiques et corporels chez les sportifs de haut niveau (Lincheneau, 2002). Un de ces troubles est le stress, qui provoque un ensemble de manifestations somatiques dans ce que Rivolier (1995) appelle le « syndrome du sportif de pointe ». À des périodes clés, précédant une échéance sportive, peuvent apparaître entorses, tendinites, lombalgies, claquages, troubles digestifs ou urinaires, vertiges, souvent associés à des manifestations comportementales et des états émotionnels pouvant prendre différentes formes : trac émotionnel intense et parfois invalidant avant la compétition, idées d'abandon ou d'opposition pendant la compétition, syndrome de fatigue, d'asthénie ou de tension avec éléments agressifs ou dépressifs après la compétition.

D'une façon générale, troubles psychologiques et troubles corporels sont liés, dans le sport de haut niveau et dépendent de l'activité elle-même. Le surentraînement, par exemple, est une composante normale de l'entraînement sportif. Mais il doit être de courte durée et intervenir à des

moments précis dans la préparation physique de l'athlète. Quand le surentraînement se prolonge dans le temps, il provoque une très grande fatigue, des modifications de l'humeur, des infections plus fréquentes, des troubles de l'appétit et une suppression de la fonction reproductrice. Les athlètes sont alors prédisposés aux fractures de stress, aux problèmes musculaires et aux tendinites. Ces soucis corporels et psychiques révèlent ses limites à l'athlète. Si l'attrait de la performance engage à travailler toujours plus, l'athlète ne peut pas pousser indéfiniment son corps à l'entraînement sans qu'il y ait des répercussions sur sa santé.

La dynamique sportive, liée à une obligation de performance, a nécessairement des conséquences sur l'athlète et sur son corps. Les pathologies qui résultent de l'entraînement de haut niveau peuvent aussi prendre des formes très ciblées et en rapport avec les spécificités de la discipline. L'anorexie mentale, par exemple, touche en particulier les femmes pratiquant des sports où la notation est subjective et influencée par l'esthétique, comme en gymnastique, en danse ou en patinage artistique. L'anorexie renversée, décrite par Pope (1993), est un autre exemple qui touche les bodybuilders cherchant à prendre de la masse musculaire sans accumuler de graisse. On est en droit de s'interroger sur ce que poursuit l'athlète à travers ce qu'il fait subir à son corps?

À ce sujet, Carrier répond que « l'athlète recherche cet extrême physique et psychique requis par les objectifs sportifs, par un jeu subtil d'effractions successives de sa propre normalité. » (Carrier, 2002). Ce qui le conduira à ces excès d'entraînement et de contrôle du corps que nous avons vu. Pourtant, quand la blessure survient dans la vie programmée de l'athlète, « elle déstabilise le sportif, le fait douter et le conduit à une réorganisation, parfois complète, de sa vie » (Lincheneau, 2002), pouvant éventuellement mener à un arrêt définitif de sa carrière. On touche là à un grand paradoxe du sport de haut niveau : la recherche d'un corps performant entraîne sa rupture.

Avec le sport de haut niveau, « on entre dans l'épaisseur même de la limite dont le tracé, que l'on croit fin, s'élargit. La limite cesse d'être un objet ou un trait pour devenir une fonction ; il s'agit d'une vaste rencontre *à la limite*. » (Sibony, 1995). Le système sportif est organisé pour construire un corps sans faille, ce que Claire Carrier appelle un « néo-corps », c'est-à-dire un corps musculaire remanié sous l'effet de la volonté personnelle par la régularité d'entraînements programmés intensifs et par l'assistance technologique et scientifique dont le corps du sportif est l'objet (Carrier, 2002). Finalement, pour aboutir à la transformation souhaitée de son corps, le sportif « attaque constamment ses propres limites en autant de traumatismes qui s'inscrivent ou non dans son corps » (ibid).

Sport de haut niveau et corps féminin

Ainsi, le corps "paie l'addition" de la performance. Pousser la machine humaine a des implications sur le devenir du corps et sur la santé de l'athlète, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme. Cependant, les incidences corporelles et psychologiques du sport de haut niveau ne touchent pas la femme dans des proportions comparables à l'homme.

À haut niveau sportif, la musculature du corps est considérablement développée. Suivant la spécialité sportive, les standards du sport pratiqué peuvent valoriser les très grandes tailles (au

basket-ball, par exemple) ou les individus plus corpulents (comme dans les lancers, en athlétisme), parfois, d'autres caractéristiques de la discipline marquent le corps des athlètes : oreilles et doigts abîmés chez les judokas, nez cassé chez les boxeurs, etc. Dans ces conditions, les critères sociaux de la féminité font parfois défaut à la femme sportive de haut niveau. On peut dire, d'une façon générale, que le sport pratiqué de façon intensive masculinise le corps des femmes. C'est le « remaniement neuro-hormonal » provoqué par le sport intensif et sa nécessaire adaptation au stress du haut niveau qui, pour Carrier (2002), en est la cause. On peut alors se demander comment ces femmes-athlètes vivent leur relation à un corps masculinisé et si leur corps d'athlète les empêche réellement de vivre pleinement leur féminité ? Il semble toutefois que « la maîtrise du corps, idéale pour chaque sportive dans son domaine, entre en conflit avec des choses plus érotiques ou symboliques de la femme, qu'on ne peut pas maîtriser. » (Sibony, 1995).

Le sport de haut niveau peut aussi provoquer l'aménorrhée. Certains auteurs comme Sibony (1995), pensent que cette mise sous pression du sport de haut niveau perturbe certaines fonctions du corps « liées au devenir-mère ». Il y aurait chez la femme, « une sorte de rappel vital à ne pas s'absorber totalement dans une maîtrise du corps ». Un corps d'athlète n'est-il donc ni corps de femme, ni corps de mère ? De nombreux exemples d'athlètes ayant réussi à associer maternité et sport de haut niveau existent pourtant. Le problème du rapport de l'athlète à son corps de femme semble vaste et complexe. Des critères à la fois biologiques, psychologiques, sociaux et d'autres, inhérents à la spécialité sportive, interviennent nécessairement. Étudier ce phénomène n'est donc pas chose facile et opérer des choix semble inévitable : quel type de rapport au corps sommes-nous en mesure d'étudier ?

Le rapport à un corps biologique et son vécu organique

Le rapport au corps des femmes athlètes de haut niveau mérite donc une attention toute particulière. Les transformations musculaires et organiques qui se produisent chez ces femmes peuvent paraître plus manifestes et surprenantes que chez l'homme. Ces perturbations corporelles touchent principalement le corps en tant qu'organisme biologique ayant des répercussions sur la conscience de l'individu. La question qui se pose alors est de savoir quel est ce vécu interne et organique du corps.

Comprendre comment le corps interne est appréhendé et conçu est un travail qu'a réalisé Denise Jodelet dans une étude intitulée Systemes de représentation du corps et groupes sociaux (1982). Elle s'est intéressée aux effets du changement culturel sur le rapport au corps et aux modalités d'approche du corps spécifiques des différents groupes sociaux, sans aborder pour autant une population d'athlètes. S'appuyant sur la possible existence d'une conscience biologique fonctionnant en deçà d'une connaissance biologique, l'auteur a étudié les formes de cette conscience, ses rapports avec la connaissance pour voir en quoi ils pouvaient intervenir dans la représentation globale du corps propre (Jodelet, 1982). Le « champ du corps biologique », tel que Jodelet l'a défini, est l'une des quatre modalités d'approche du corps (avec le vécu du corps propre, l'image externe du corps et l'apparence dans la relation à autrui) qui structurent comme catégories de connaissance la représentation du corps (Jodelet, 1982).

Transposé au groupe social des femmes sportives de haut niveau, le champ du corps biologique revêt un intérêt nouveau. En posant la question du rapport au corps aux athlètes, c'est le vécu social d'un corps extrême qui apparaît, les potentialités et les limites qu'un individu, au vécu corporel intense, attribue à son corps, l'intervention de la réalité extérieure dans sa performance physique et la place occupée par le corps féminin dans la société du sport de haut niveau.

Pour comprendre le rapport de ces femmes athlètes à un corps sportif, pour déterminer leurs systèmes de valeurs, de notions et de pratiques à son égard, le cadre théorique des représentations sociales (Moscovici, 1961) a été privilégié. De cette façon a pu être approché le « savoir naïf », « naturel » (Jodelet, 1989) des sportives concernant leur corps. C'est cette relation, à la fois intime et partagée par un groupe, entre l'athlète et son corps, au sens biologique du terme, que cette étude a essayé d'approcher. Les travaux réalisés par Denise Jodelet sur les représentations sociales du corps ont servi de point de départ à notre réflexion sur les représentations du corps biologique des femmes sportives de haut niveau.

15 femmes athlètes de haut niveau, membres de l'équipe de France dans une discipline sportive individuelle ont constitué notre échantillon. Des entretiens semi-directifs portant sur le thème du corps ont été réalisés. Deux analyses ont ensuite été menées afin de décrire les représentations sociales des sportives de haut niveau : une analyse thématique et descriptive et une analyse interprétative.

L'analyse thématique et descriptive permet de décrire une représentation sociale du corps biologique structurée autour de quatre dimensions principales : la recherche d'un hors-limite du corps, l'attribution de fonctions à la blessure sportive, un plaisir éprouvé par la pratique du sport à haut niveau revêtant différentes formes et le rapport à un corps sportif féminin et maternel chez la femme athlète de haut niveau.

Le sport de haut niveau comme quête d'un hors-limite du corps

Cette dimension du rapport au corps est omniprésente dans le discours des athlètes. Quand celles-ci cherchent à expliquer leurs motivations, surgissent principalement des expressions telles que : « la recherche de ses limites », « l'envie de les repousser », de « pousser le corps à la limite ». La notion de "hors-limite" revient systématiquement et sous différentes formes dans le discours des athlètes comme une nécessité du sport de haut niveau. Dans ce dépassement de soi, la performance guide et définit toujours la limite à surpasser.

Cette performance se retrouve sous différentes formes. Elle peut être *physique* : augmenter sa masse musculaire, courir plus vite, sauter plus haut, être plus endurant, etc., *technique* : exécuter de nouveaux gestes, gagner en rapidité et en précision d'exécution du mouvement, etc., et la plupart du temps *une combinaison physique et technique associée à un objectif de performance* : une médaille aux Jeux Olympiques, un classement aux championnats du Monde, etc. Dans tous les cas, le vecteur commun à la performance est le corps. C'est lui que l'athlète va entraîner, sculpter, pousser jusqu'à en franchir les limites. « La satisfaction du haut niveau, confie une athlète, c'est de se surpasser, aller au-delà de nos limites » et cela, avoue-t-elle malgré tout, malgré une double fracture aux vertèbres cervicales qui a bien failli la paralyser.

Le rôle de la blessure du corps dans la dynamique sportive de haut niveau

Dans l'histoire du sportif, une première blessure importante intervient souvent en début de carrière, quand l'athlète est encore jeune et ne connaît pas encore bien « les signaux du corps », qui sont le plus souvent des marques d'une fatigue musculaire qui n'entame en rien le potentiel énergétique général. La souffrance -que l'on retrouve comme une composante du plaisir sportif- imposée par l'intensité des entraînements, peut alors masquer une limite déjà atteinte. Avec cela, la sportive devra "flirter" tout au long de sa carrière : souffrir et distinguer ce qui, dans les souffrances du corps, doit être supporté de ce qui représente un signal précurseur de danger. Cette perception fine est rarement atteinte avant une première blessure importante et dépend aussi des qualités de soin et d'écoute de l'encadrement des athlètes.

La conséquence de la blessure est l'arrêt brutal de la pratique et de la progression du sportif. Les effets psychiques de l'arrêt d'un sport pratiqué de manière intensive sont comparables à ceux de l'arrêt d'une drogue : un état de manque généralisé accompagné d'un état dépressif. À posteriori, les athlètes rationalisent la situation et accordent un rôle à la blessure. Ainsi, trois rôles différents sont attribués à la blessure sportive : au niveau physique, au niveau psychologique et au niveau de la pratique.

- Au niveau physique : la blessure est reconnue comme permettant le repos d'un corps parvenu à ses limites. C'est ainsi qu'une athlète raconte : « À l'époque où je me suis blessée, j'étais toute seule dans mon coin et j'avais une place à reprendre. Peut-être que je me suis blessée parce que ça a été un petit peu trop vite et j'ai trop augmenté les doses d'entraînement : je doublais systématiquement tout ce qui passait et je crois que mon corps, il n'a pas suivi ». Dans le même sens, une autre dit : « quand on est fatiguée il y a des signaux, la blessure arrive quand le corps n'en pouvait plus ».

Ainsi, les premiers jalons d'une perception des faiblesses du corps sont posés. À partir de là, vont pouvoir se construire des indicateurs de ce que le corps peut ou non supporter. Cependant, la frontière est mince et la distinction difficile entre souffrance et rupture. Il faudra parfois plusieurs rappels à l'ordre du corps pour que l'athlète apprenne à se situer avec plus de précision.

- Au niveau psychologique : la blessure introduit une remise en question de la sportive de haut niveau. Elle constitue toujours un tournant dans la vie des athlètes, un point marquant. Une athlète parlant de sa discipline racontera : « Ma vie tournait autour de ça, sauf depuis ma blessure au genou, tout est différent ». La blessure interrompt une dynamique d'entraînement et met à bas tous les objectifs que l'athlète et son entourage avaient construit. Le corps était presque prêt, l'athlète avait subi tous les efforts quotidiens et les sacrifices nécessaires pour être en forme le jour J et réaliser la performance convoitée. Les derniers réglages, l'entraînement de trop, un détail dans la préparation et ce sont des mois, voire des années de travail qui s'effondrent, c'est toute une carrière qui repart à zéro. Comment la blessure ne pourrait-elle pas être cette « remise en question » que les sportives évoquent ? La plupart du temps, ce retour sur soi sera bénéfique, les athlètes en sortiront plus fortes qu'auparavant.

La remise en question est imposée par son corps à l'athlète. Il n'y a aucun choix consenti de leur part et l'injustice leur semble énorme. Elles-mêmes qui se déclaraient « privilégiées » dans leur statut d'athlètes de haut niveau découvrent un autre type de challenge que cette fois-ci elles

devront relever seules. La concurrence pousse, une remplaçante a déjà pris leur place et ne compte plus la lâcher, les sportives blessées le savent. Les effets sur le psychisme ne font aucun doute. À cela s'ajoute la culpabilité de l'athlète : puisque le corps est réglé, sa rupture ne peut pas être le fruit du hasard. Puisque, selon toute vraisemblance, elle ne peut pas non plus être voulue, la blessure ne peut résulter que d'une erreur de préparation ou d'un manque d'écoute du corps. La victime effondrée vit toujours cet arrêt du sport comme une privation punitive.

- Au niveau de la pratique : la blessure intervient comme une punition et parfois un arrêt définitif. « On est hyper réglées, explique une athlète, c'est un entretien quotidien. Si jamais on ne fait pas tout ce qu'il faut, il y a la blessure qui survient ». Dans notre échantillon, une seule athlète décidera d'interrompre sa carrière à la suite d'une blessure. Elle l'explique très clairement : « quand tu es blessée dix mois sur douze, tu te dis qu'il est temps d'arrêter ».

"Flirter" avec la limite est une conduite à risque, l'athlète en a maintenant conscience. Elle comprend certains signaux du corps et sait que « ça n'est pas anodin quand on se blesse ». La plupart des athlètes reprendront l'entraînement aussi vite que possible et certaines reviendront même plus performantes qu'auparavant, la blessure ayant permis un retour sur soi et une réévaluation de leurs objectifs et de leurs valeurs.

Différentes formes de plaisir à la pratique du sport de haut niveau

Deux formes essentielles de plaisir ressortent :

- Une forme de plaisir liée à la dynamique de la victoire et du résultat qui se retrouve dans le discours des athlètes de l'expression : « J'aime gagner » ou « les victoires me motivent pour continuer » jusqu'à la forme plus élaborée : « Je suis motivée par les résultats, on veut toujours plus de résultats, on est des ogres ! ».
- Une forme de plaisir liée à l'effort, au sacrifice et à la souffrance qui va de la satisfaction personnelle du travail accompli du genre : « c'est une satisfaction personnelle : faire des sacrifices, des efforts », ou encore : « C'est une satisfaction personnelle : on travaille pendant des mois, des années et un jour ça passe » à un plaisir de souffrir : « Le plaisir sera plus après la séance, plaisir d'avoir réussi... on est un peu maso, c'est un peu le plaisir d'avoir mal », que l'on retrouve aussi sous la forme : « J'aime tout : le stress, la pression qui monte, tout ! ». Cette forme de plaisir se retrouve chez tous les athlètes, à différents degrés. La plupart reconnaît ce goût de la souffrance du corps, marqueur du travail accompli, de la progression physique mais aussi du degré d'engagement de l'athlète dans son entraînement.

Sport de haut niveau et préservation du corps féminin

Les transformations du corps imposées par le sport d'élite et la préservation de la féminité peuvent paraître contradictoires. Elles le sont à bien des égards, les sportives le reconnaissent elles-mêmes. On constate cependant un refus de certaines transformations corporelles jugées non-esthétiques ou bien risquées pour l'avenir. Deux types de limite aux transformations du corps

sont posées par les athlètes : elles concernent la préservation d'une certaine féminité et la préservation de la maternité.

- La préservation de la féminité, tout d'abord, est un souci qui revient souvent dans le discours des athlètes. L'une d'elles explique : « Il faudrait que je développe mes jambes, mais je sais paradoxalement que je vais prendre en masse musculaire. Je ne trouve pas ça très joli et je n'ai pas trop envie ». Elle compensera donc cette faiblesse par des mouvements techniques différents et en musclant d'autres parties de son corps.

Ce n'est pas pour autant que les athlètes refuseront catégoriquement de développer telle ou telle partie de leur corps. Si cela devient absolument nécessaire, certaines semblent prêtes à le faire malgré tout. D'autres, pour lesquelles la préservation de la féminité est aussi un souci, développent tout de même leur musculature en avouant la gêne que cela peut occasionner au quotidien. Mais c'est ainsi : leur vie de femme commencera après le sport de haut niveau.

- La préservation de la maternité est moins exprimée par ces athlètes. C'est un souci réservé aux femmes déjà en couple qui s'approchent de la fin de leur carrière et dont la maternité commence à être envisagée dans un avenir proche. Ce souci est parfaitement exprimé par l'une d'elles : « Par rapport à ma vie de femme, il y en a qui disent que plus tu as d'abdos, plus tu as du mal pour l'accouchement. Je n'ai pas envie de faire de la musculation à outrance pour devenir un mec (*sic*) ». À cela s'ajoute la difficulté de l'aménorrhée, qui posait déjà problème à ces femmes dans leur souci de féminité, d'autant plus mal vécu chez ces athlètes qu'elles envisagent la possibilité d'avoir un enfant.

La maternité interdite : sport vs enfant

Pour l'ensemble de l'échantillon, « avoir des enfants » n'est envisagé et envisageable qu'après arrêt de la carrière d'athlète de haut niveau. « Ce n'est pas facile, exprime une athlète, chez les garçons, j'ai l'impression qu'ils arrivent plus à cumuler une vie familiale parce qu'ils sont déjà mariés ou ils ont des gosses alors que nous ça n'est pas possible pour l'instant parce que c'est un an un an et demi de côté et ça passe trop vite. Maintenant, j'espère que je fonderai une famille mais c'est le gros point d'interrogation pour l'instant. ». Cet état de fait est présenté de 3 façons différentes : comme une incompatibilité, comme un projet à venir ou comme un futur substitut au sport de haut niveau.

- Dans le cas d'une incompatibilité, faire du sport à haut niveau et avoir des enfants n'est pas envisageable pour ces sportives. Cette phrase d'une athlète en dit long : « Pendant la carrière, pour la femme, l'enfant c'est pas vraiment compatible. Avoir des enfants c'est pour la fin de carrière mais je ne le vis pas du tout comme un handicap, chaque chose en son temps ».
- Quand l'enfant est envisagé comme un nouvel objectif, c'est presque comme un projet de reconversion, lointain et prévu pour une autre vie, celle d'après le haut niveau, en commençant une vie de femme : « J'envisage d'avoir un travail, explique une des athlètes, des enfants, après le haut niveau, de m'épanouir en tant que femme. Mais c'est un projet à long terme, pas avant 2008, après le sport de toutes façons. » Une autre déclare : « Si je fais des enfants, je veux leur réserver leur temps à eux. Je ne veux pas retourner dans ma vie de

sportive. Je veux aller au bout de ma vie de sportive pour après me donner à mes enfants. »
La même idée est exprimée de la façon suivante : « J'ai 30 ans, donc quand j'arrête j'essaie tout de suite de faire des enfants parce que j'ai perdu du temps. »

- Enfin, l'enfant peut représenter un substitut au sport. Dans cet échantillon, une faible part des athlètes expriment cette perte de l'objet "sport" éventuellement remplaçable par un nouveau choix d'objet qui serait l'enfant : « Je veux avoir un enfant pour combler ce manque qu'il va y avoir après l'arrêt », dira ainsi une athlète.

Les représentations sociales des sportives de haut niveau. L'analyse interprétative quant à elle, fait ressortir trois éléments de compréhension du rapport au corps de ces femmes-athlètes : une dialectique du hors-limite et de la blessure, un sport de haut niveau vu comme une forme de comportement addictif et une distinction de deux types de sportives.

1- Dialectique du hors-limite et de la blessure

À la fois vecteur et limiteur de performance, le corps est l'objet d'un rapport paradoxal chez la sportive de haut niveau. Les athlètes déclarent chercher à repousser leurs limites tout en rappelant qu'« il faut savoir accepter ses limites » et que le corps envoie des signaux de détresse quand il est trop malmené. Et la blessure -une blessure souvent qualifiée de grave- revient inlassablement dans le récit de leur vécu comme le seul découragement susceptible de provoquer un arrêt de la pratique. Finalement, le hors-limite semble être une nécessité, presque une définition du sport de haut niveau. Une des athlètes conclut à ce sujet : « Le sport entretient mais le sport de haut niveau n'entretient pas et quand on arrête, on a des séquelles ».

Le hors-limite et la blessure paraissent étroitement liés. La blessure semble porter en elle une signification plus profonde que celle que les athlètes veulent bien lui accorder. Trois formes de signification la caractérisent : la signification d'une limite trouvée, la signification d'une forme de réel et la signification d'une limite recherchée.

1-1- La blessure comme limite trouvée

Il semble que la seule limite capable de marquer un arrêt de la pratique soit la blessure. Systématiquement associée à cette quête d'un hors-limite du corps, la blessure revient comme temps fort, marqueur et point central de l'expérience corporelle. La limite recherchée pourrait finalement se matérialiser dans la rupture. La limite est donc celle imposée par le corps, un corps qui se brise pour se rappeler à son détenteur. Ainsi, une athlète racontant sa « grosse blessure au genou et tous les moments de doute qui vont avec » conclut que « ça fait partie du business ». Dans la réalité du haut niveau, corps blessé et pratique sportive intensive sont étroitement liés.

1-2- La blessure comme réel

La blessure survient aussi comme un réel qui rappelle le corps à l'ordre : « C'est là que tu vois qu'il faut faire attention à ton corps, que c'est important de l'écouter lorsqu'il y a des problèmes,

explique une athlète, ton corps c'est lui qui te lance des appels, si tu l'écoutes pas, ça peut être la rupture complète avec ce que tu aimes. » La perception du corps des athlètes peut sembler très clivée et paradoxale : d'une part, une attention toute particulière au corps, une perception très fine de ses sensations et de son vécu et d'autre part, une quête de la limite dont l'aboutissement est la blessure.

1-3- La blessure comme limite recherchée

Il est difficile de déterminer la part de repos imposée par le corps dans la blessure, c'est-à-dire la part purement physique et la part qui constituerait un désir inconscient de blessure, blessure recherchée dans la limite. On peut en effet penser que la rupture du corps permettrait de ramener l'athlète tout-puissant à sa dimension humaine et mortelle. D'ailleurs, ce que va provoquer la blessure sur le psychisme du sportif n'est pas anodin : c'est un grand bouleversement de la vie des athlètes, à la fois sportif et personnel.

Subie ou recherchée, la blessure l'est peut-être tout à la fois. Subie parce que, objectif ou non de performance, personne ne peut souhaiter consciemment se blesser. Recherchée car la limite est enfin trouvée, le corps n'est plus vécu comme immortel et tout-puissant, l'athlète rassurée pouvant repartir sur de nouvelles bases "ré-humanisées". Les athlètes parlent souvent d'une différence de « maturité avant et après la blessure » et on peut les comprendre : sereines, elles repartent sur de nouvelles bases, connaissant mieux leurs limites et ayant pu réfléchir à la pertinence de leurs objectifs.

La blessure semble correspondre à une limite trouvée, elle est à la fois subie et recherchée et agit comme un réel qui ramène l'athlète à sa condition humaine. Recherchée comme limite, la blessure -prévue, attendue, mais dont on ne peut mesurer jusqu'à quel point désirée- peut à la fois représenter une punition du corps et/ou au corps et un aboutissement du hors-limite permettant de recadrer le jeu d'un sportif sorti du jeu en ayant atteint l'acmé (Winnicott, 1975). Plaisir paradoxal du sport où la jouissance dépend moins de la performance ou du résultat que du degré de souffrance éprouvée sur le chemin parcouru pour l'atteindre.

2- Le sport de haut niveau : une forme de comportement addictif ?

On retrouve, dans le discours des sujets, nombre d'éléments d'une conduite addictive. D'une part, une recherche des limites qui mène à la rupture du corps, provoquant une blessure somme toute très utile à l'athlète et que l'on peut supposer être autant subie qu'inconsciemment recherchée. D'autre part, un plaisir inégalable, bien souvent comparé par les athlètes eux-mêmes à une drogue.

2-1- Les conséquences de la blessure

L'arrêt du sport dû à la blessure provoque un manque considérable dans la vie de l'athlète. On mesure alors la dépendance créée par le sport intensif, une dépendance propre au sport (Simon, 2002) qui rend l'athlète très vulnérable face à certaines dérives comme le dopage, par exemple.

Dans ce contexte, la blessure interviendrait à titre de réel -un réel difficile à trouver- et comme punition.

Il semble donc que l'on puisse considérer la pratique sportive comme une forme de comportement addictif. À ce sujet, la littérature confirme notre hypothèse, traitant la dépendance envers l'activité physique (Weimberg ; Gould, 1995) comme une accoutumance physiologique ou psychologique entraînant des symptômes de privation après 24 à 36 heures d'arrêt obligé de l'activité physique (Lincheneau, 2002). Cette forme d'addiction se retrouve également dans la façon dont les athlètes traitent du plaisir qu'ils prennent à pratiquer leur activité.

2-2- Le plaisir sportif

Les deux formes de plaisir, distingués précédemment, révèlent la dynamique d'un rapport ambivalent à l'activité physique et au corps.

- Par rapport à l'activité physique, le plaisir lié à la dynamique de la victoire et du résultat inscrit l'athlète dans un engrenage où l'attrait de la performance et le renouvellement des sensations deviennent rapidement un carburant dont l'athlète a besoin. Une dépendance est créée.

C'est la spirale entraînement-victoire-entraînement qui porte l'athlète vers la recherche de ses limites. Une médaille appelle une autre médaille : du niveau national au niveau européen, puis mondial et olympique, jamais l'athlète ne sera rassasiée. Une championne du Monde-championne Olympique ne s'arrêtera pas sur ce palmarès. "Accro" à la victoire, elle se fixera un nouveau challenge avant de pouvoir faire le deuil. La blessure, inconsciemment recherchée, pourrait éventuellement être le nouveau défi à relever.

- Le rapport ambivalent au corps se retrouve à travers le plaisir lié à l'effort, au sacrifice et à la souffrance. Le plaisir de souffrir, reconnu ainsi par les athlètes, engage ceux-ci dans une expérience masochiste stimulée par l'entraînement intensif. La douleur est un marqueur du travail accompli et de la progression de l'athlète, elle sera alors recherchée dans une forme de dépendance au sport de haut niveau et aux sacrifices qu'il suppose.

Le sport de haut niveau a bel et bien certaines caractéristiques d'une drogue dure. La comparaison du sport à une drogue est d'ailleurs une image récurrente dans l'explication que les athlètes donnent de leurs motivations profondes.

On peut donc penser que la pratique du sport de haut niveau est en soi une forme d'addiction. Certes, différente de la dépendance à une substance, elle n'en présente pas moins un certain nombre de caractéristiques qui nous autorisent à appliquer ce terme au vécu des sportives de haut niveau. La souffrance apparaît dans ce vécu comme centrale : aussi bien au niveau de la prise de risque et de la gestion de la blessure avérée que dans la façon dont s'organise le plaisir lié à l'effort et à la recherche du succès.

3- Le rapport au corps de la femme-athlète : deux types d'athlètes se distinguent

La féminité au sens large est en elle-même un autre paradoxe du sport de haut niveau. Les femmes athlètes ont une discipline corporelle qui les masculinise mais, cette féminité perdue n'en est pas pour autant oubliée. Les athlètes tentent de la préserver d'une façon ou d'une autre : soit dans les actes, en évitant de trop développer certains muscles, soit imaginativement, en intégrant la féminité et la repoussant à plus tard dans un plan de vie. Tout se passe comme si les femmes se considéraient asexuées dans leur statut d'athlètes. On mesure là toute l'ambivalence suscitée par le corps chez la femme athlète de haut niveau : le corps est entraîné, poussé hors-limites -avec toutes les conséquences que l'on connaît sur la santé des sportives- mais malgré tout, certaines transformations sont jugées excessives.

Dans cette analyse, dont la portée est limitée par la taille de notre échantillon, on pourrait définir deux types de sportives de haut niveau qui se repèrent dans leur rapport au risque, aux limites, à la mort et à la génération.

- Un premier type, que nous appellerons "addictif-mégalo-maniaque", est caractérisé par l'image d'un corps surinvesti mais extrêmement fragile et à l'avenir incertain : « Notre corps, dira typiquement l'une d'elles, c'est comme une formule 1 : ça va très vite, c'est hyper-réglé mais ça ne dure pas ».
- Un second type, que nous avons nommé "mégalo-maniaque-pragmatique", se retrouve chez les sportives prêtes à de nombreux sacrifices pour leur carrière mais qui envisagent tout de même que « ça ne dure pas » et tentent d'accorder leur vie actuelle d'athlètes avec leur vie future de femmes et de mères.

Conclusions

Dans un champ du corps biologique spécifiquement sportif, la représentation du corps des sportives de haut niveau s'articule autour de plusieurs caractéristiques. Le hors-limite, tout d'abord, est une caractéristique du corps sportif pour l'ensemble des athlètes interrogées. La blessure, seule limite réalisée, occupe une place centrale dans le vécu de ces sportives et sert en particulier de prise de conscience du corps et de remise en question de l'athlète. Le plaisir éprouvé par les athlètes est avant tout lié à la performance et à la souffrance et laisse supposer une forme d'addiction propre au sport de haut niveau. Enfin, le corps sportif n'est pas vécu comme un corps de femme, le "corps sportif" exclut le corps maternel et nécessite une attention toute particulière au "corps féminin".

La pratique intensive d'un sport, comme toute pratique intensive, exige un investissement total de la personne et de nombreux sacrifices qui apparaissent plus importants dans la population féminine que dans la population masculine. Être athlète de haut niveau exige en effet un certain renoncement à soi, qui se manifeste par un ajournement des caractéristiques féminines. Dans une telle pratique, à travers hors-limite et blessure, le plaisir et la souffrance semblent inéluctablement liés. Ce que le sport de haut niveau donne à voir semble être une image ignorée de la passion, exprimée à l'état brut. Une image ignorée parce que le symbole utilisé pour son expression est aussi le plus intime qui soit : le corps lui-même. Mais une passion malgré tout, à laquelle on peut

à la suite de Diderot à la fois imputer « toutes les peines de l'homme » mais également y trouver la source de tous ses plaisirs pour élever l'âme. La passion donnerait un sens à la souffrance et au plaisir sportif. Celui d'une tentative de détachement du corps de l'âme, tentative destinée à échouer systématiquement. Une tentative désespérée et illusoire de libération de l'âme ne pouvant mener qu'à un corps perdu.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Carrier, C. (2002). Le champion, sa vie, sa mort. Psychanalyse de l'exploit. Paris : Bayard Editions.
- Jodelet, D. (1982a). Représentations, expériences, pratiques corporelles et modèles culturels. Conceptions, mesures et actions en santé publique.
- Jodelet, D. (1982b). Systèmes de représentation du corps et groupes sociaux. Paris: EHESS.
- Jodelet, D. (1983). La représentation du corps, ses enjeux privés et sociaux. In J. Hainard, Kaehr, Roland (Ed.), Le corps enjeu (pp. 127-140): Musée d'Éthnographie Neuchatel.
- Jodelet, D. (1989). Représentations sociales : un domaine en expansion. In D. Jodelet (Ed.), Les représentations sociales (pp. 31-61). Paris: PUF.
- Jodelet, D. (Ed.). (1989). Les représentations sociales, Paris: PUF.
- Lincheneau, P.M., Franques, P., Auriacombe, M., Tignol, J. (2002). Psychopathologie du sport, Encycl. Méd Chir, Psychiatrie, 37-887-A-10.
- Moscovici, S. (1961). La psychanalyse, son image et son public. Paris: PUF.
- Pope, H.G., Katz, D.L., Hudson, J.L. (1993). Anorexia nervosa and "reverse anorexia" among 108 male bodybuilders. *Comp Psychiatry* ; 34: 406-409.
- Rivolier, J. (1995). Stress et situation extrême. In : Le Scanniff, C., Bertsch, J. éd. Stress et performance. Paris : PUF.
- Sibony, D. (1995). Événements I. Psychopathologie du quotidien. Editions du seuil.
- Simon, S. (2002). Sport, dopage et dépendances, les liaisons dangereuses. Conf IFSI, CAPS, mai 2002.
- Weimberg, R.S., Gould, D. (1997). Psychologie du sport et de l'activité physique, Paris: Vigot.
- Winnicott, D.W. Jeu et réalité. L'espace potentiel. Éditions Gallimard.